

## LA CHUTE DES FORTS DE LIÈGE AUTOUR DE LIÈGE

*Bombardement des forts. — Chute du fort de Loncin. — Conduite admirable du général Leman.  
Les Nouvelles atrocités. — Les Incidents de Liège après l'occupation allemande.*



LA ville de Liège étant occupée le 7 août au matin, les troupes de Liège (3<sup>e</sup> division d'armée et 15<sup>e</sup> brigade mixte de la 4<sup>e</sup> division) ayant reçu l'ordre de se replier sur la Gette, les Allemands ayant passé la Meuse à Visé, les forts de Liège étaient livrés à eux-mêmes. Outre les garnisons des forts, une troupe

de 800 hommes (1<sup>er</sup> bataillon du 34<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> bataillon du 14<sup>e</sup>) n'avait pas été touchée par l'ordre de repli : elle s'était retranchée au plateau de Rond-Chêne (nord d'Embourg) et barrait les vallées de l'Ourthe et de la Vesdre. Nous verrons quel fut son sort. Dans les forts, les garnisons étaient de 300 à 600 hommes environ.

Quoique les forts tinssent encore, la place n'ayant pas de mur d'enceinte avait été occupée presque sans coup férir par l'ennemi et, par conséquent, le premier objectif que se proposaient ses chefs était atteint. Malgré la résistance des forts, qui allait se prolonger, la route traversant Liège était libre. Le déploiement des forces allemandes en Belgique et le long de la Meuse, permettant même de tourner Namur, était un fait accompli. Il suffi-

sait d'attendre l'arrivée de l'artillerie de siège pour réduire les forts, l'un après l'autre.

Double leçon : 1<sup>o</sup> le mur d'enceinte n'est pas inutile, même pour une forteresse puissamment défendue par des forts modernes ; 2<sup>o</sup> la défense des places, si bien munies soient-elles, ne peut se passer de la présence d'une armée de soutien.

Tel était, d'ailleurs, l'avis du général Brialmont lui-même :

« Il estimait que les forts qu'on avait dû lui demander resteraient inefficaces si l'on n'avait pas assez d'hommes pour les défendre. Quoi de plus sensé ? Aussi, avant la récente (et trop tardive) réorganisation de l'armée belge, m'étais-je permis de dire à la Chambre que, dans l'état actuel des choses, les forts de Liège pourraient être utilisés comme couches à champignons... Le général Brialmont avait fixé à 90.000 hommes, si ma mémoire me sert bien, le nombre d'hommes nécessaires pour défendre Liège. 90.000 ! Or, malgré la récente réorganisation, Liège n'en avait pas même le tiers dans les forts et les intervalles ! » (1)

Et encore ces troupes, comme nous l'avons vu, prirent, dès le 6 août, le parti de rejoindre le gros de l'armée belge. Ce repli eût été sage puisqu'il concentrait les forces. Mais le mouvement n'eût eu son plein et entier effet que si l'armée tout entière fût restée à proximité de la ville pour la défendre et tenir tête à l'ennemi

(1) Demblon, député de Liège, *La Guerre à Liège*, p. 50.

jusqu'à l'arrivée des troupes alliées. La chose n'ayant pu se faire, les places fortes de la Meuse se trouvaient, au bout de quelques jours, sans utilité stratégique, puisque le passage qu'elles avaient à défendre était forcé.

Les Allemands attendirent donc l'arrivée de leur grosse artillerie. Les pièces de siège de 210, de 280, les fameux mortiers de 420, dont le public ignorait encore l'existence, enfin les batteries à moteur autrichiennes de 305 (1) étaient en route et leur intervention irrésistible devait décider du sort du système de fortification conçu et exécuté par le général Brialmont (2).

## L'ATTAQUE

Les forts de Liège, abandonnés à eux-mêmes, résistèrent quelques jours encore. Le bombardement commença le 12 août, vers midi, par les ouvrages de la rive droite : Barchon, Fléron, Chaudfontaine, Embourg et Boncelles, et s'étendit bientôt sur ceux de la rive gauche : Pontisse, Liers, Lantin, Loncin, Hollogne et Flémalle.

(1) Le gouvernement belge fait observer avec raison que l'artillerie autrichienne servait en territoire belge contre la Belgique, alors que la guerre n'était même pas déclarée entre cette puissance et l'Autriche-Hongrie.

(2) Les détails sur le 420 allemand étant jusqu'à présent peu connus — on affirme que les photographies publiées ne sont pas exactes, — il n'est pas inutile de donner ici certains renseignements publiés en septembre 1915 :

Pour servir un canon de 420, il faut 200 hommes, et le montage du canon nécessite au moins 25 à 26 heures. La durée de montage (six heures) provient de ce que le 420 est composé de 172 parties, dont l'ensemble pèse 88.750 kilos. Le poids des soubassements sur lesquels repose le canon est de 37.000 kilos et les fondations atteignent une profondeur de 8 mètres. Le transport d'un 420 nécessite douze wagons de chemin de fer.

Les hommes occupés au chargement et au déchargement du canon portent des protège-oreilles, yeux et bouche, et reçoivent l'ordre, avant de tirer, de se coucher à plat sur le ventre. Cette mesure n'est pas inopportune, vu que, dans un rayon de 4 kilomètres, les carreaux sont cassés quand un 420 tire. Le canon est tiré électriquement, d'une distance de 300 mètres. Le projectile ne pèse pas moins de 400 kilos et a une longueur de 1.268 millimètres. Le canon lui-même mesure 7 mètres et chaque coup coûte 11.000 marks.

La portée des 420 est d'environ 23 kilomètres. Leur précision est très grande et se calcule par demi-mètre.

Le premier coup de canon de 420 a été tiré sur le fort de Loncin, près de Liège.

Au-dessous des fondations, il y a toujours une quantité de dynamite, dans le but, dès qu'il y a danger que la pièce soit prise par l'ennemi, de la faire sauter.

Le fort d'*Embourg* fut bombardé exclusivement par des canons de 21 cm. Des 480 hommes qui composaient sa garnison, 30 furent tués, un grand nombre blessés. Les coupoles résistèrent, mais le béton céda et le fort dut se rendre.

Le fort de *Chaudfontaine* commande la route de Verviers à Liège. La garnison était commandée par le major Namèche. A la suite d'un bombardement intense le fort n'étant plus qu'un amas de décombres, toute résistance était devenue impossible. Le major Namèche fit installer dans le tunnel du chemin de fer, au sud du fort, quelques locomotives, et ayant fait de sang-froid les préparatifs nécessaires, il fit sauter le fort, le 14 août.

Le fort de *Flémalle* se rendit le 16 août, à midi; 200 civils de Flémalle-la-Grande avaient été faits prisonniers le matin par l'ennemi et devaient être fusillés si le fort ne se rendait pas avant midi.

Le fort de *Loncin* était de beaucoup le plus important; c'était là que le général Leman avait transporté son quartier général. Muni d'excellentes coupoles difficiles à repérer, on pouvait le croire en état de résister longtemps. Les pièces de 210, après un bombardement de douze heures, ne produisirent aucun effet appréciable. Mais, le 14 août, les obusiers de 420 entrèrent en jeu. Citons le récit d'un témoin, placé dans la ville de Liège :

« Comme nous étions, quelques amis et moi, près du square Saint-Pierre, nous vîmes tout à coup déboucher par la rue de Bruxelles, au milieu des soldats allemands, une pièce d'artillerie si colossale que nous n'en pouvions croire nos yeux. C'était l'un des huit canons gigantesques que les Allemands ont qualifié de « surprise de la guerre », les « 420 » ! Leur fabrication avait été tenue secrète, elle était connue seulement de l'Empereur et de quelques intimes. Le monstre de métal avançait en deux parties traînées, si j'ai bonne mémoire, par 36 chevaux. Le pavé en tremblait. La foule restait muette d'admiration. Lentement, il traversa la place Saint-Lambert devant le théâtre du Gymnase et le Grand Hôtel dit de Charlemagne, tourna la place Verte et la place du Théâtre, puis s'engagea sur les boulevards de la Sauvenière et d'Avray, attirant toujours quantité de curieux sur son lourd et lent passage. Les éléphants équipés d'Annibal n'étonnèrent pas plus les Romains ! On eût dit quelque monstre antédiluvien



TRANSPORT D'UNE PIÈCE DE SIÈGE ALLEMANDE

pétrifié. Les soldats l'accompagnaient roidement, avec une solennité presque religieuse.

« A l'extrémité du boulevard d'Avray, au large carrefour de la Fragnée, de la rue Paul-Forgeur et de la rue de Guillemins, — à l'angle du vaste et gracieux parc d'Avray qui finit là, en face de la statue de Charles Rogier, le monstre fut remonté et soigneusement pointé, son ouverture béante dirigée comme une caverne de mort du côté de la Hesbaye. Effroyable fut la détonation ! Les curieux avaient été refoulés ; le sol fut secoué comme par un tremblement de terre, et toutes les vitres du voisinage volèrent en éclat. Le fort, dit-on, ne fut atteint qu'au troisième coup » (1).

**LE FORT DE LONCIN** Ceci se passait le 14 août, de 2 à 4 heures. Au bout de quelques heures, la situation était intenable dans le fort de Loncin : les Allemands envoyèrent un parlementaire avec promesse de vie sauve. Mais le général Lemans refusa de capituler. Le bombardement recommença. Le poids des pro-

jectiles s'abattant sur les coupes, disloquant le béton, rendait tout l'appareil de la défense inutilisable. L'atmosphère était irrespirable par suite des gaz délétères. Les survivants étaient abasourdis ou asphyxiés. Le 15 août, vers 5 heures du soir, un projectile de 420 éventra et fit exploser un magasin à munitions. Les trois quarts de la garnison périrent. Le général Lemans resta enseveli sous les débris. C'est là que les Allemands le trouvèrent quand ils purent pénétrer sur les débris du fort.

Quelques jours plus tard, le glorieux vaincu de Liège rendit compte de sa mission au roi dans les termes suivants :

Sire,

Après les combats honorablement livrés les 4, 5 et 6 août par la 3<sup>e</sup> division, renforcée, à partir du 5, par la 15<sup>e</sup> brigade, j'ai estimé que les forts de Liège ne pouvaient plus jouer que le rôle de forts d'arrêt. J'ai néanmoins conservé le gouvernement militaire de la place afin

(1) Célestin Demblon, député de Liège, *La Guerre à Liège*, p. 410.

d'exercer une action morale sur les garnisons des forts.

Le bien-fondé de ces résolutions a reçu, par la suite, des preuves sérieuses.

Votre Majesté n'ignore du reste pas que je m'étais installé au fort de Loncin à partir du 6 août, vers midi.

Sire !

Vous apprendrez avec douleur que ce fort a sauté hier, à 17 h. 20 environ, ensevelissant sous ses ruines la majeure partie de la garnison, peut-être les huit dixièmes.

L'explosion y a été provoquée par l'action d'une artillerie extraordinairement puissante, après un bombardement violent. Le fort était loin d'être constitué pour résister à d'aussi forts moyens de destruction.

Si je n'ai pas perdu la vie dans la catastrophe, c'est parce que mon escorte composée comme suit : capitaine-commandant Collard, un sous-officier d'infanterie qui n'a sans doute pas survécu, le gendarme Thévenin et les deux ordonnances (Ch. Vandebossche et Jos. Lecoq), m'a tiré d'un endroit du fort où j'allais être asphyxié par les gaz de la poudre. J'ai été porté dans le fossé où je suis tombé. Un capitaine allemand, du nom de Gruson, m'a donné à boire ; mais j'ai été fait prisonnier, puis emmené à Liège dans une ambulance.

L'artillerie allemande, en faisant *crouler* le fort, avait produit dans le fossé un tel amoncellement de décombres et de blocs de béton qu'il s'était créé en travers du fossé de gorge une véritable digue allant de la contrescarpe et ouvrant un passage direct à l'infanterie allemande.

Je suis certain d'avoir soutenu l'honneur de nos armes. Je n'ai rendu ni la forteresse ni les forts.

Daignez me pardonner, Sire ! la négligence de cette lettre ; je suis physiquement très abîmé par l'explosion du fort de Loncin.

En Allemagne, où je vais être dirigé, mes pensées seront ce qu'elles ont toujours été : la Belgique et son roi. J'aurais volontiers donné ma vie pour mieux servir, mais la mort n'a pas voulu de moi.

Les paroles les plus célèbres des héros de l'antiquité dépassent-elles la grandeur de cette lettre ?

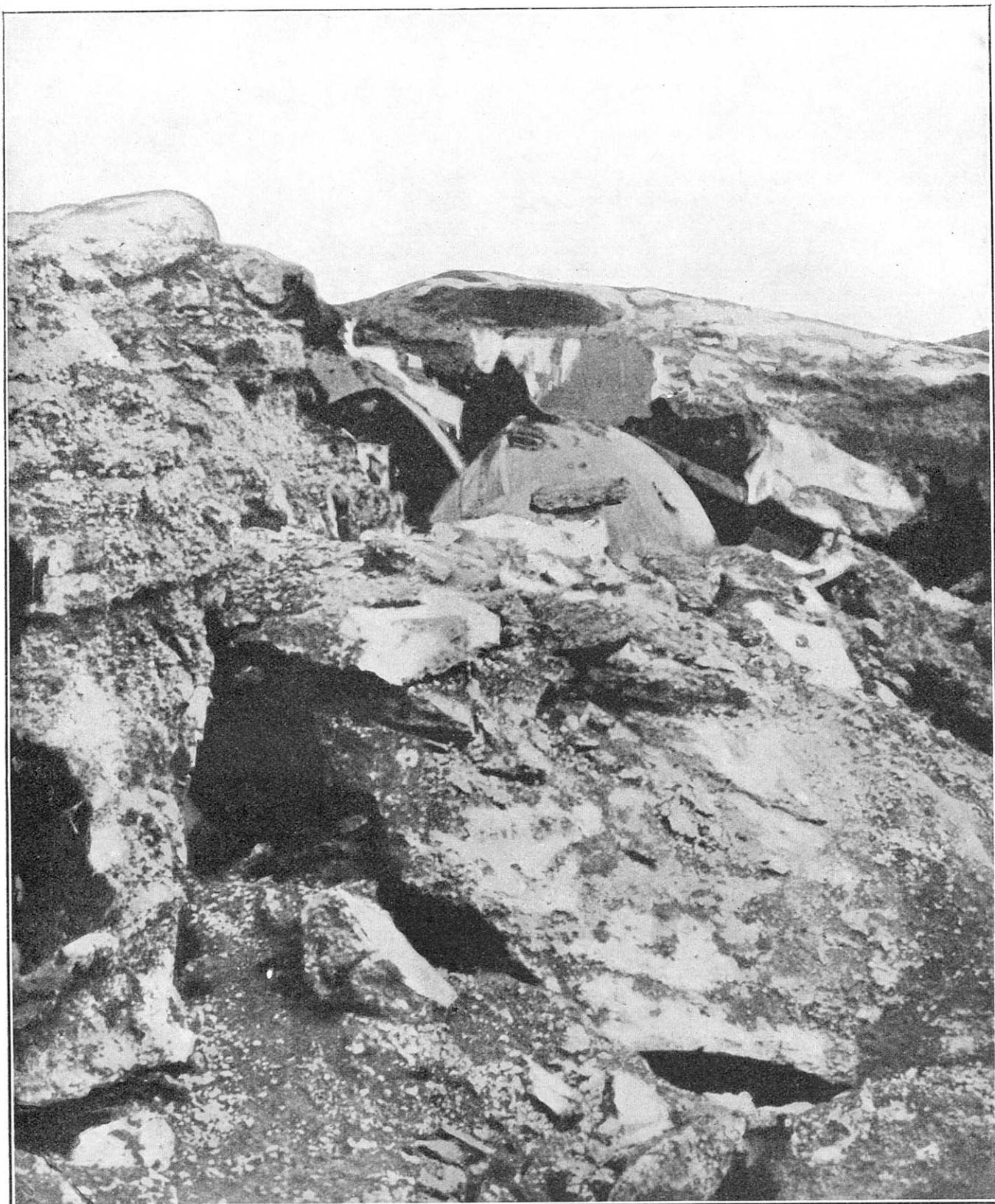
On a cité le rapport d'un officier allemand au sujet des conditions dans lesquelles le fort succomba et le général gouverneur fut fait prisonnier :

La défense de Liège par le général Lemana est la réunion de tout ce que l'on peut voir de noble et de tragique. Aussi longtemps qu'il le put, il inspecta chaque jour les forts pour voir si tout était en ordre. Un pan de maçonnerie arraché par nos obus le blessa aux deux jambes... Il s'était enfermé au fort Loncin, décidé à périr sous les ruines. Quand toute résistance devint impossible, les Belges enclouèrent leur trois derniers canons et firent exploser les obus. Le général Lemana avait détruit tous les plans, cartes et notes relatifs à la défense ; les appro-

visionnements furent également détruits. Le général Lemana essaya de se rendre avec 100 hommes à un autre fort ; mais nous lui avions coupé la retraite. L'explosion de la poudrière fut déterminée par un coup de canon bien placé ; des blocs de pierre et de ciment de 25 mètres cubes furent projetés en l'air. Quand la fumée et la poussière furent un peu dissipées, nous nous précipitâmes à l'assaut à travers un sol littéralement jonché de cadavres de soldats allemands, qui, lancés à l'assaut une première fois, avaient succombé. Tous les hommes du fort étaient blessés et la plupart évanouis. Un caporal blessé nous visait encore de son fusil. Le général Lemana disparaissait sous les débris ; il était pris sous une grosse poutre : « Respectez le général ; il est mort », dit un aide de camp. Avec le plus grand soin, nos fantassins dégagèrent le général et l'emportèrent. Nous le croyions mort ; mais, revenant à lui, il dit : « C'est ainsi !... Les hommes se sont vaillamment battus !... Mettez dans vos dépêches que j'avais perdu connaissance. » Nous l'emportâmes vers le général von Emmich. Les deux généraux se saluèrent. Nous avons essayé de lui dire quelques paroles réconfortantes. Mais il garda le silence : « J'étais évanoui, répétait-il ; soyez-en sûrs ; mettez-le dans vos dépêches. » Il n'ajouta rien. Le général von Emmich lui tendit la main et dit : « Général, vous avez noblement et vaillamment défendu la place qui vous était confiée. » Le général Lemana répondit : « Merci ! Nos troupes ont été égales à leur réputation. » Puis, il ajouta avec un sourire : « La guerre, ce ne sont pas les manœuvres ! » (Allusion aux dernières manœuvres belges auxquelles le général von Emmich avait assisté).

Le défenseur de Liège fut dirigé sur Cologne où il arriva le 19 août. On l'envoya ensuite à Magdebourg où il fut interné à la citadelle. Les journaux allemands ont publié un récit fait par lui-même des événements qui amenèrent la destruction du fort de Loncin : il distingue, dans l'attaque du fort, quatre périodes de bombardement :

A deux heures, le bombardement reprit pour la quatrième fois, avec une violence dont on ne peut se faire idée. Nous avons appris plus tard que les Allemands tiraient cette fois avec des mortiers de 42 centimètres et que chaque obus pesait 1.000 kilogrammes et était doué d'une force d'explosion jusque-là inconnue. Quand ils arrivaient, nous entendions d'abord le sifflement dans l'air et ce sifflement se transformait peu à peu en un hurlement, en un ouragan terrible qui s'achevait en un épouvantable coup de tonnerre. D'énormes nuages de poussière et de fumée s'élevaient du sol ébranlé. A un certain moment je voulus retourner dans le poste de commandement. A peine avais-je fait quelques pas qu'un coup de vent formidable qui balayait la galerie me renversa face contre terre. Je me relevai pour conti-



UN FORT DE LIÉGE ÉCROULÉ

nuer ma route : mais je fus fixé sur place par un souffle d'air asphyxiant qui m'enveloppait de son tourbillon. Nous fûmes donc forcés de revenir vers l'endroit que nous venions de quitter ; mais l'air n'y était plus respirable. Je voulus me rendre sur la contrescarpe ; je me suis glissé par une lucarne dans le fossé. Mais quelle fut mon épouvante quand je constatai que le fort s'était effondré et que les décombres, remplissant les fossés, formaient une digue réunissant l'escarpe à la contrescarpe. Des soldats couraient sur cette digue. Je les pris pour des gendarmes belges et je leur criai : « Gendarmes ! » Mais une crise d'étouffement et de vertige me saisit ; je tombai sur le sol. Quand je revins à moi, je me trouvai entouré de mon escorte qui essayait de m'aider. Parmi eux se trouvait un capitaine allemand qui m'offrit à boire. Il était environ 6 heures 1/2 du soir (je l'ai su après). J'étais prisonnier sans m'être rendu. J'ai su plus tard que le fort de Loncin avait sauté à 5 heures 20 environ, c'est-à-dire au moment où j'avais été projeté à terre dans la galerie et que les gens que j'avais pris pour des gendarmes belges étaient des soldats allemands... Une voiture d'ambulance me conduisit à Liège. Le général Kolewe, gouverneur militaire de cette ville, m'offrit, en présence du capitaine Collard et d'un commandant allemand, un sabre en signe d'estime. J'ai cette arme, ici, dans ma chambre de la citadelle de Magdebourg. Les souffrances morales que j'endurai sont effroyables : elles me firent oublier mes souffrances physiques, quoique le séjour dans l'air empoisonné du fort de Loncin m'eût rendu tout à fait malade... Le 23 août, je fus conduit à la citadelle de Magdebourg.

Les derniers forts de Liège tombèrent le 16 et le 17 août.

Nous avons dit qu'une petite troupe de 800 hommes était restée dans les environs de la place, au plateau de Rond-Chêne ; de là, elle harcelait les fractions du VII<sup>e</sup> corps allemand qui tentaient de s'approcher de la place. Le 13, la troupe était cernée et bombardée. Le commandant du détachement résolut de s'échapper en contournant la place par le sud et de gagner Awans. Dans la nuit, la colonne passa l'Ourthe, se glissa dans les bois et atteignit la Meuse. Elle passa au pont du Val-Benoît à moitié détruit, homme par homme, et arriva à Awans le 14 août, à 3 heures. Après quelques escarmouches avec les troupes allemandes qui attaquaient le fort de Loncin, on poursuivit la retraite dans la direction de Namur. 602 hommes y arrivèrent sains et saufs le 16 août, après cinquante-deux heures d'aventures et d'escarmouches dont vingt-sept

de marche par des chemins détournés (1).

Pendant les journées de Liège, l'armée du général von Emmich avait été sérieusement éprouvée. Deux drapeaux avaient été pris. Les pertes officielles avouées s'élevaient à 42.000 hommes (2). Le général Charles de Bülow et le prince de Lippe restèrent parmi les morts.

**LIÈGE ET L'OPINION ALLEMANDE** La résistance de Liège n'eut pas seulement pour effet d'arrêter pendant quelques jours le grand mouvement conçu par l'état-major allemand et dont le succès dépendait en grande partie de la surprise ; elle causa en Allemagne une incontestable émotion. Un coup si bien préparé, si magnifiquement organisé, avec des armes si terribles, se heurtait à une résistance tenace et imposait aux armées allemandes les plus sérieux sacrifices.

L'empereur Guillaume, affirmait-on, avait dit à ses familiers, en coupant l'air de sa main : « Je traverserai la Belgique comme cela ! » Et ce n'était pas tout à fait *cela* (3). La résistance belge était sérieuse ; le soldat belge, comme l'avait dit le général Leman, était digne de sa réputation.

Le gouvernement allemand sentit le besoin

(1) Un incident analogue s'était produit le 6, lors de la prise de la ville par les Allemands :

Une compagnie du 14<sup>e</sup> de ligne, combattant près du fort de Chaudfontaine, ne fut pas touchée par l'ordre, si bien qu'elle continua à lutter glorieusement jusqu'à la soirée.

Lorsqu'elle s'aperçut du départ de l'armée de défense, il était tard déjà et les Allemands occupaient la ville. La compagnie descendit vers la gare des Guillemins, où elle comptait prendre un train pour la Hesbaye... L'arrivée à la gare se fit sans incident vers 8 heures... Le commandant entra dans le bureau du chef dans l'intention de réquisitionner un train pour transporter ses hommes vers l'intérieur du pays... Stupéfaction, l'officier trouve le chef en pourparlers avec quelques officiers allemands... Sans se départir de son calme, le commandant adresse sa demande au chef de gare, lequel répond, montrant les officiers ennemis : « Un train est prêt à partir, mais ces messieurs viennent de prendre possession de la gare. — Qu'à cela ne tienne, dit l'officier belge, ces messieurs nous accompagneront. » Là-dessus, il fait signe à ses hommes, qui pénètrent dans le bureau fusil au poing. Les Allemands, jugeant toute résistance inutile, se rendent...

(2) *La Campagne de l'armée belge*, d'après les documents officiels. Bloud et Gay, p. 30.

(3) Récit de M. W.-L. Courtney dans *One Campaign around Liège*, par M. J.-M. Kennedy.



SUR LES RUINES D'UN FORT DE LIÈGE

de s'expliquer devant l'opinion allemande évidemment préoccupée. D'où le « communiqué » daté du 18 août et qui plaide en termes assez embarrassés la cause de l'état-major allemand :

Le quartier général dit que le *secret de Liège* peut maintenant être dévoilé. Les Allemands avaient reçu, avant la déclaration de guerre, l'assurance (*de qui?*) que des officiers français et peut-être aussi des troupes avaient été envoyés à Liège avec la mission d'instruire les troupes belges sur le service des forts. (*Quelles troupes? A-t-on trouvé un seul Français dans les forts ou dans la place; un état-major peut-il mentir officiellement avec un tel aplomb?*) Avant l'ouverture des hostilités, nous n'avions rien à dire à cela; mais, dès le début de la guerre, cela constituait une violation de la neutralité de la part de la France et de la Belgique (1).

Les Allemands devaient agir rapidement. Des régiments non mobilisés furent jetés à la frontière et mis en marche sur Liège. Six faibles brigades, avec un peu d'artillerie et de cavalerie prirent la ville. Deux autres régiments qui venaient de terminer leur mobilisation purent aussi être envoyés. (*On sait la vérité par la mention des corps présents devant Liège.*) Nos adversaires annoncèrent

(1) On saisit là, dès le 18 août, avant la prise des archives belges, le fameux système qui consiste à accuser la Belgique d'avoir violé d'avance, elle-même, sa propre neutralité. Voir, sur ce point en particulier, la très poignante étude publiée dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 février 1916: *La nuit du 2 au 3 août 1914 au ministère des Affaires étrangères de Belgique*, par M. Alb. de Bassompierre. V. notamment, sur la mutilation qu'ont subie les documents belges publiés par le *Livre Blanc* allemand, la note p. 895.

que, devant Liège, se trouvaient 120.000 Allemands ne pouvant continuer leur marche en avant, en raison des difficultés du ravitaillement. Ils se trompaient, car cette pause avait d'autres raisons. (*On se décide donc à l'avouer.*) C'est seulement alors que commença la marche en avant des Allemands. Nos adversaires auront la preuve que nous ne l'avons entreprise que bien munis et équipés. L'empereur a tenu sa parole de ne pas sacrifier inutilement une goutte de sang allemand. (*Voilà le plaidoyer en présence des pertes graves que l'on tente de dissimuler.*) L'ennemi ignorait nos puissants moyens d'attaque (*c'est vrai, mais ils prouvent le dessein concerté et prémédité sur les forts belges*); c'est pour cela qu'il se croyait en sûreté dans les forts. Cependant, les pièces les plus faibles de notre artillerie lourde obligèrent, au bout de peu de temps, les forts qu'elles avaient bombardés à se rendre (*inexact; on sait que les forts importants ne cèdent qu'après avoir subi le tir des gros obusiers*); ce qui a permis à une partie de la garnison d'avoir la vie sauve.

Les forts bombardés par notre artillerie ont été en très peu de temps réduits en monceaux de ruines sous lesquels les défenseurs sont restés ensevelis. Depuis, les forts ont été déblayés et ils sont maintenant réorganisés pour la défense. La forteresse de Liège ne servira plus les plans primitifs de nos adversaires, mais sera un point d'appui pour l'armée allemande.

La résistance de Liège et de la Belgique avait un retentissement plus profond encore sur les desseins diplomatiques du gouvernement allemand. La grandeur de la faute commise frappait tous les esprits. La Belgique

formant une première barrière, l'Angleterre obligée de prendre part à la lutte... s'il était temps encore de corriger les conséquences d'une telle erreur. On voit, dès cette époque, apparaître le système dont la lourdeur présuppose toujours, chez les autres, la mauvaise foi et qui travaille à diviser les adversaires par l'offre d'une paix séparée. Le 9 août, quelques jours avant la chute des forts, l'Allemagne fait de nouvelles propositions pacifiques à la Belgique :

La forteresse de Liège a été prise d'assaut après une défense courageuse. Le gouvernement allemand regrette le plus profondément que, par suite de l'attitude du gouvernement belge contre l'Allemagne, on en soit arrivé à des rencontres sanglantes. L'Allemagne ne vient pas en ennemie en Belgique. C'est seulement par la force des événements qu'elle a dû, à cause des mesures militaires de la France, prendre la grave détermination d'entrer en Belgique et d'occuper Liège comme point d'appui pour ses opérations militaires ultérieures. Après que l'armée belge a, dans une résistance héroïque *contre une grande supériorité*, maintenu l'honneur de ses armes de la façon la plus brillante, le gouvernement allemand prie Sa Majesté le Roi et le Gouvernement belge d'éviter à la Belgique les horreurs ultérieures de la guerre. Le gouvernement allemand est prêt à tout accord avec la Belgique, qui peut se concilier de n'importe quelle manière avec son conflit avec la France. L'Allemagne assure encore une fois, solennellement, qu'elle n'a pas été dirigée par l'intention de s'approprier le territoire belge et que cette intention est loin d'elle. L'Allemagne est encore toujours prête à évacuer la Belgique aussitôt que l'état de la guerre le lui permettra.

Le gouvernement belge, après communication aux puissances garantes, adresse sa réponse le 12 août :

La proposition que nous fait le gouvernement allemand reproduit la proposition qui avait été formulée dans l'ultimatum du 2 août. Fidèle à ses devoirs internationaux, la Belgique ne peut que réitérer sa réponse à cet ultimatum, d'autant plus que, depuis le 3 août, sa neutralité a été violée, qu'une guerre douloureuse a été portée sur son territoire, et que les garants de sa neutralité ont loyalement et immédiatement répondu à son appel.

Cette communication diplomatique s'était faite par l'intermédiaire du gouvernement hollandais. Après la réponse belge, la parole restait aux armes (1).

(1) *Récits de combattants*, par le baron C. Buffin.

**NOUVELLES ATROCITÉS** Un mot de cette réponse eût pu fournir au gouvernement belge le texte d'une solennelle protestation : *Une guerre douloureuse*, disait-il sur le ton le plus modéré ; en fait, les horreurs de la violence la plus atroce sévissaient sur la malheureuse province de Liège et commençaient à gagner comme une marée de sang au fur et à mesure que les armées allemandes s'avançaient dans le pays.

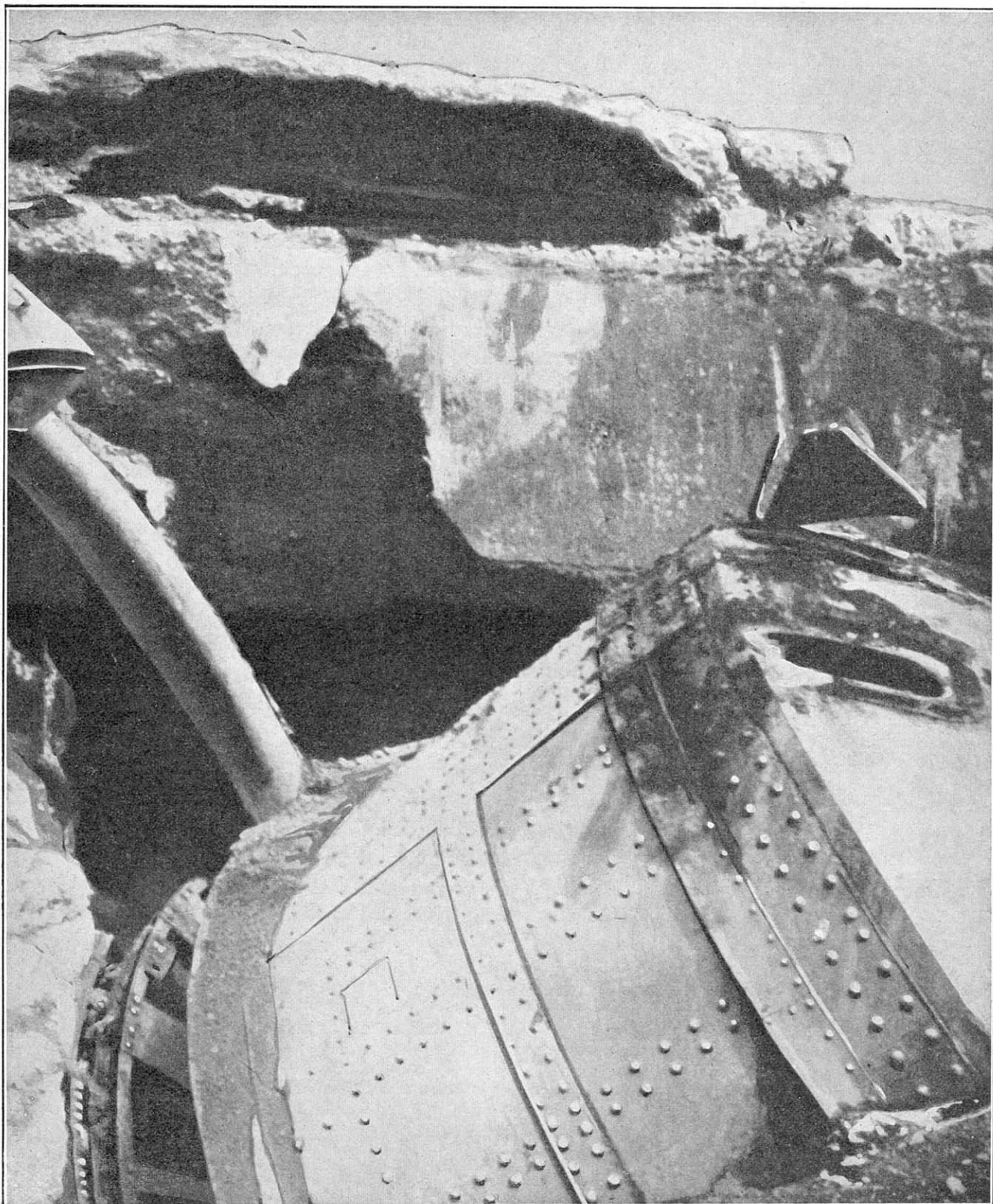
Malgré la monotonie de ces énumérations tragiques, il est impossible à l'histoire de passer ces événements sous silence. Les Allemands, constatant l'effet sur le monde du système de terreur qu'ils employèrent d'abord, se sont appliqués depuis, avec une méthode pareille à celle qui avait médité le forfait, à le nier ou à en effacer la trace. Les plus hautes autorités neutres, victimes de cet artifice, ont cru faire acte d'impartialité en se renfermant dans le doute. Il importe de ne laisser aucune ombre s'étendre sur les crimes épouvantables qui se sont produits et dont la mémoire seule sera, pour ceux qui les ont commis, un éternel châtiement.

Le système de la dénégation consiste à rejeter en bloc les récits des atrocités comme purement légendaires. On ne nie pas précisément, on atténue, on dilue. C'est ainsi que le colonel américain Emerson, correspondant de guerre du *New-York World*, c'est ainsi que le journaliste américain Edw. Fox vont répétant, sans doute de bonne foi :

« Au moment où les bruits d'atrocités commises par les Allemands commencèrent à se répandre, je me rendis dans ce pays. Je soumis tous ces bruits à une enquête : toujours j'arrivai à ce résultat, que celui qui s'en faisait l'écho les tenait d'un autre, auquel un troisième les avait racontés, lequel, à son tour, avait entendu dire par un ami inconnu... etc. »

(Cité dans *Kœlnische Volkszeitung* du 28 mars 1915) ; ou encore :

« Je ferai tout de suite observer ici, que je ne suis parvenu à établir aucune des atrocités imputées aux Allemands. Ce qui m'a été raconté à ce sujet provenait tou-



COUPOLE DU FORT DE LONCIN ÉCROULÉE

jours soit d'un ami, soit de l'ami d'un ami du narrateur. Malgré le zèle de mes recherches, je n'ai pas pu trouver un homme en mesure de me dire : « Telle ou telle action cruelle des Allemands, je l'ai vue de mes propres yeux... »

Ces dénégations sont vagues ; elles ne nient directement aucun des faits allégués ; présentées dans des termes à peu près identiques, elles traduisent le point de vue allemand. Mais elles perdent évidemment toute valeur en présence de faits précis : ce sont donc ces faits et des documents précis qu'il faut leur opposer.

Les articles de la presse allemande, les citations empruntées aux carnets d'officiers ou de soldats, ainsi qu'aux manuels de guerre, ont établi la disposition des esprits quand l'armée allemande pénétrait en Belgique. Les premières résistances surprirent le soldat et les premières tentatives du pillage et de l'ivresse lâchèrent la bride à des appétits et à des violences que le calcul des chefs encourageait plutôt qu'il ne les réprimait.

Un volontaire du 1<sup>er</sup> régiment à pied de la garde écrit le 10 août, *alors qu'il est encore en Allemagne* :

« Nous avons déjeuné à midi à Minden dans une brasserie. C'est ici que nous avons appris les horreurs et les cruautés commises à Liège par les Belges. Un chirurgien général avait été logé chez le maire. Quand il se mit à table, son hôte le saisit par derrière et lui coupa la gorge. Des blessés ont été transportés dans un prétendu hôpital. Quand l'homme de la Croix-Rouge est revenu, avec des bandages, tous les blessés avaient eu les yeux crevés et les mains attachées derrière le dos. Sur un des prisonniers on a trouvé les doigts coupés d'un officier avec des bagues. Un convoi de 300 Belges a traversé Duisburg ce matin ; on en a fusillé 80, y compris le maire. » (1)

La *Gazette de Cologne*, ainsi que la plupart des journaux allemands, insérait le 9 août, évidemment avec l'approbation de la censure, des récits les plus odieux et les mieux faits pour mettre le soldat dans l'état d'exaspération où on voulait l'amener :

« Dès les premiers jours, nous avons eu quantité de morts ou de blessés par la population civile : à Gemmenich (à une heure à pied d'Aix-la-Chapelle), une colonne de trains

(1) Appendice du Rapport de la Commission d'enquête anglaise, p. 237.

sanitaires automobiles est attaquée, mercredi soir, par un feu de toutes les maisons. Les hussards d'escorte, trop faibles, ne peuvent prendre que trois des criminels, les fusiller et incendier la maison d'où sont partis les coups. Les insignes de la Croix-Rouge ne protègent nullement nos médecins. Maintes fois les blessés sont arrachés des voitures où on les transporte et achevés. Et l'on nous ferait un crime de détruire les villages où de pareils attentats se produisent ! »

Donc des paysans fusillés, des villages incendiés ; ces faits, s'ils sont excusés, ne sont pas niés. Si le colonel Emerson et le journaliste Fox avaient pris la peine de lire ces lignes et tant d'autres qui paraissaient alors dans la presse allemande, sans doute ils ne se seraient pas compromis jusqu'à répéter que les faits d'incendie, de fusillade et de meurtre appartenaient au domaine de la légende et des on-dit colportés de bouche en bouche. Ce n'est pas « l'ami d'un ami » qui répète les faits de Gemmenich ; ce sont les journaux officieux et censurés qui applaudissent, justifient et encouragent le soldat.

Qu'on ait mis sciemment le soldat allemand dans l'état d'esprit où il voyait des francs-tireurs partout (1), c'est ce qui résulte d'une campagne de presse si savamment menée, et, avec plus de précision encore, des documents trouvés sur les soldats allemands eux-mêmes. Nous citerons celui-ci d'après la publication qu'en a faite la *Commission d'enquête sur la violation des règles du droit des gens* (17<sup>e</sup> rapport). C'est une lettre écrite à un soldat allemand par son frère resté au pays.

Schleswig, le 25-8-14.

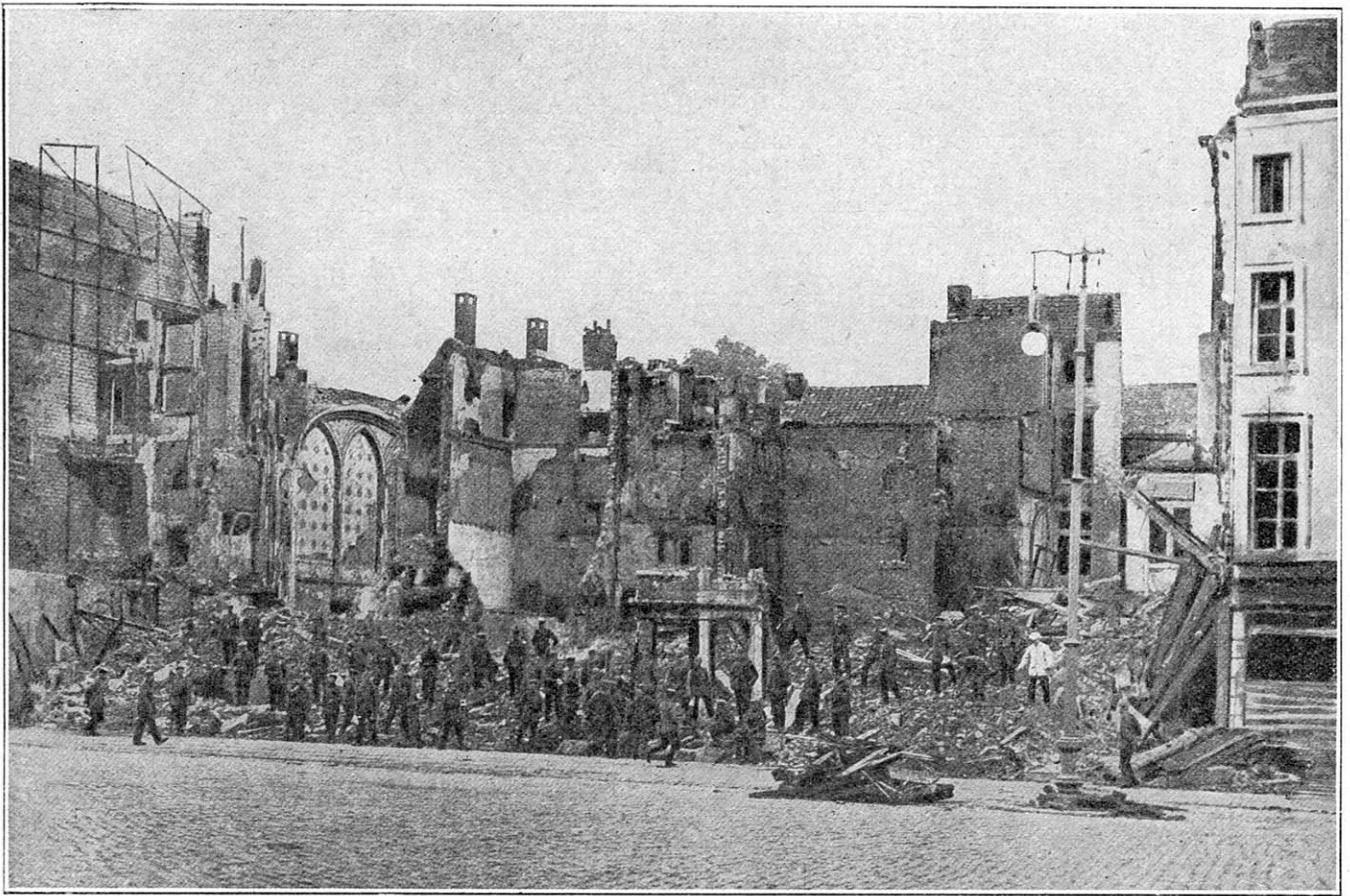
Cher frère,

Par Frédéric, j'ai eu récemment ton adresse et j'espère que tu recevras la présente lettre assez à temps avant que ton régiment parte pour Bruxelles... Tu iras

(1) Le cas est prévu dans les manuels de conversation française destinés aux soldats allemands. On y trouve, avec la prononciation figurée, des phrases comme celles-ci : « Des francs-tireurs y a-t-il ? — Le village sera détruit s'il y a des francs-tireurs ! » (Däh frangtirör iatil ? — Lö willassch ssera detrüih silja däh frangtirör!) — « Je vous ferai fusiller et détruire le village ! » (Schö wuh ferräh füsijeh eh dehtüir lö willasch!)

*Deutsch-französischer Kriegs-Dolmetscher für Soldaten*, von Dr F. Wolfson, Leipzig.

Cité par Pierre Boutroux dans la *Revue de Paris* du 15 septembre 1915 : *Les Soldats allemands en campagne*.



LA RUE DE L'UNIVERSITÉ A LIÈGE APRÈS L'OCCUPATION ALLEMANDE

probablement à Bruxelles avec ton régiment, comme tu le sais. Tiens-toi bien en garde *contre les civils*, notamment dans les villages. Ne te laisse approcher par aucun d'eux. *Tire sans pitié sur chacun d'eux qui approche de trop près*. Ce sont des compagnons très rusés et très raffinés, les Belges ; les femmes et les enfants sont aussi armés et tirent. N'entre jamais dans une maison, surtout seul. Si tu bois, fais boire les gens avant toi et éloigne-toi toujours d'eux : dans les journaux sont relatés de nombreux cas où ils ont tiré sur des soldats en train de boire. Vous, soldats, *devez répandre tellement la crainte autour de vous qu'aucun civil ne se risque à vous approcher*. Reste toujours ensemble avec les autres. J'espère que *tu as lu les journaux* et que tu sais comment te conduire. *Surtout pas de compassion pour ces bourreaux. Y aller sans pitié à coups de crosse et de baïonnette... etc., etc.*

Voilà l'incontestable genèse des événements : la presse colporte, sous l'œil des autorités, des récits pouvant semer la panique et la fureur ; l'ivresse et le goût du pillage s'en mêlent ; la foi en la victoire calcule que les faits resteront impunis ; une volonté occulte conduit le tout. Finalement, la terreur est adoptée comme système et les atrocités comme moyen : « Y aller

sans pitié, à coups de crosse et de baïonnette ! » Voilà ce qu'un frère écrit à son frère.

Le résultat, le voici, tiré du carnet d'un soldat du 9<sup>e</sup> bataillon de pionniers (IX<sup>e</sup> corps).

12 août (Belgique). — On se fait une idée de l'état de fureur de nos soldats quand on voit les villages détruits... Les habitants me font peine. S'ils emploient des armes déloyales, ils ne font après tout que défendre leur patrie. Les atrocités que ces bourgeois ont commises ou commettent encore sont *vengées d'une façon sauvage. Les mutilations des blessés sont à l'ordre du jour.*

Nous avons cité un certain nombre des faits qui se sont produits dans la province de Liège du 4 août au 8 août. Il faut reprendre le triste martyrologe :

*Herve*, où 327 maisons sont incendiées du 8 au 10, parce que, de l'aveu des officiers d'état-major allemands eux-mêmes qui y ogeaient dans un hôtel, « les habitants de la ville n'avaient pas voulu demander le passage libre pour les Allemands au fort de Fléron » ; le

village de *Fléron*, totalement incendié le 13 août ; *Visé*, comme nous l'avons vu, a été brûlé, pillé, détruit du 15 au 20 août. Le pillage et l'incendie continuèrent jusqu'à l'entière destruction de la ville (qui comptait 3.878 habitants). De *Visé*, il ne reste plus que le collège de *Saint-Adelin*, bâti sur une hauteur dominant la ville, quelques maisons le long de la route de *Mouland* ; 28 personnes ont été assassinées. Les hommes, au nombre de 300 ou 400, furent dirigés sur *Aix-la-Chapelle* et de là au camp de *Münster* ; d'autres furent forcés d'exécuter des travaux militaires.

Un témoin expose de la façon suivante les faits qui se sont passés dans la commune de *Barchon* :

« Du 14 au 15 août, une grande troupe de soldats, parmi lesquels des hommes appartenant au 66<sup>e</sup> et au 165<sup>e</sup> d'infanterie (IX<sup>e</sup> corps), est venue camper dans la commune. Dès leur arrivée, ils ont pillé les caves du marchand de vins *Garçon-Delsupesche*. A l'endroit dit « Aux communes », il a dû y avoir une effroyable boucherie, car j'y vis les cadavres de *Gérard Mélotte*, âgé de 35 ans ; *Henri Renzonnet* avec sa mère *Ida Renzonnet* ; *Jean-Denys Laberge* ; la famille *Renier-Lens* se composant du père, du fils *Olivier* et de la fille *Thérèse* ; les époux *Flament-Lens*, le garde-pêche. J'ai appris que tous furent tués par les balles allemandes, la nuit du 14 au 15 août, sans aucune provocation de leur part. Le sentiment général est que cette boucherie eut lieu à raison de la résistance du fort (*la cave de Garçon-Delsupesche dut aussi y contribuer*). Cette même nuit, les Allemands firent une cinquantaine de prisonniers dont j'étais. On nous emmena la corde au cou et les mains liées derrière le dos, cependant qu'on me gratifiait à coups de crosse... C'est ce même soir que tout *Barchon* fut, à part quelques maisons, incendié. »

A *Saives*, 13 août, incendie ; 4 habitants tués.

A *Francorchamps*, le 8 août, fusillade générale sur le village, villas incendiées et saccagées, 12 personnes fusillées ; on a les noms. Le curé de *Hockai* a été tué. *Cornesse* a été saccagé le 12 août, le bourgmestre fusillé.

Un réserviste du 17<sup>e</sup> hussards de *Brunswick* écrit :

Dimanche, 9 août. — A 4 heures de l'après-midi, à *Lowaigné*, qui a été totalement incendié et dont tous les habitants sont morts...

Et un officier du VII<sup>e</sup> corps, passant dans ce village le 17 août, écrira :

*Que d'innocents fusillés séance tenante parce que le temps fait défaut pour une enquête !*

Sur la rive gauche de la Meuse, les mêmes faits se reproduisent. Le 11 août, le 36<sup>e</sup> d'infanterie et le 40<sup>e</sup> d'artillerie (IV<sup>e</sup> corps) passent à *Hermalle*, se dirigeant vers la rive gauche, tirent sur des fugitifs venant d'*Haccourt* et emprisonnent dans l'église pendant 17 nuits 368 civils qu'ils forcent à creuser des tranchées pendant le jour... Le 17 août, à *Haccourt*, pillage ; le 18 août, assassinat du fermier *Colson*, accusé d'avoir tué ou blessé un cheval allemand ; un habitant pendu à un arbre au bord du canal. Le curé de la paroisse de *Thielen* est tué d'un coup de baïonnette au cœur au moment où il entrait dans la chapelle pour y chercher le *Saint-Sacrement*. A *Hallembaye*, 16 personnes, dont plusieurs femmes, sont massacrées.

A *Heure-le-Romain*, les soldats allemands sont inoffensifs jusqu'au 15 août. Le 15, ils perquisitionnent dans les maisons et vident les caves. Aussitôt, coups de feu, violence ; les habitants sont parqués dans l'église, une mitrailleuse braquée sur eux ; on attache quatre ouvriers devant cette mitrailleuse et les soldats se livrent à un simulacre d'exécution. Le curé, le frère du bourgmestre sont tués à coups de baïonnette ; 72 maisons incendiées, 27 personnes tuées, dont plusieurs femmes et enfants.

Témoignage précis sur le massacre d'une famille à *Vivegnis*, le 13 août :

Les habitants ont été chassés du village ; pendant ce temps, la commune a été pillée. Nous nous étions retirés dans nos chambres à coucher à l'approche de l'ennemi qui tirait dans toutes les directions. Mon beau-père, croyant que les soldats voulaient pénétrer chez nous, alla ouvrir la porte devant eux. Il n'eut que le temps de placer un seul mot avant de tomber inanimé sous le coup de leurs balles. Ils ont pénétré alors dans la maison et ont toujours continué à tirer. Bien que mon beau-frère et moi étions postés à l'entrée de la chambre, les bras levés, les soldats ont toujours tiré et criblé de balles mon malheureux beau-frère qui était à mes côtés.

A *Fexhe-lez-Slins*, la troupe allemande fait halte dans la nuit du 15 au 16 août ; 2 ouvriers



UNE RUE DE LA VILLE DE VISÉ

mineurs, ainsi qu'un ouvrier chapelier, sont abattus à coups de fusil.

*Flémalle-la-Grande* est mise au pillage, 20 maisons incendiées, les habitants alignés contre un mur et menacés de mort s'ils ne tiennent pas les mains levées. M. R. Pirotte qui ferme la porte de sa maison a la tête fendue d'un coup de sabot, le corps lardé à coups de baïonnette, sous les yeux de sa jeune femme et de son enfant.

**LES « JOURNÉES » A LIÈGE.** La ville de *Liège* elle-même, malgré la présence de ce général gouverneur Kolewe, qui avait manifesté des sentiments de courtoisie à l'égard du général Leman, et malgré l'autorité de toute une administration allemande, n'échappa point au système de la terreur organisée.

Les 17 et 18 août, les soldats du 39<sup>e</sup> régi-

ment de réserve (VII<sup>e</sup> corps de réserve) se mirent en quête de vins. Ils vidèrent les caves de plusieurs bourgeois. Le 19 et surtout le 20, les soldats et plusieurs officiers étaient ivres. Un témoin qui savait l'allemand entendit : « Il va se passer quelque chose ce soir ; il nous faut des femmes, sinon il fera beau. » Au bâtiment dit l'Émulation, un coup de feu fut tiré dans la direction de l'Université qui servait de caserne ; le bâtiment de l'Émulation était occupé *exclusivement par des soldats allemands* :

« Instantanément, la place s'est couverte de soldats complètement équipés qui tiraient dans tous les sens. Le crépitement irrégulier de la fusillade alternait avec le mouvement d'horlogerie des mitrailleuses crachant leur feu et ce bruit infernal était dominé par les hurlements lugubres des soldats et les cris rauques des chefs. En même temps, les portes et les volets étaient défoncés à coups de hache. Des officiers pénétraient dans les vestibules et criaient en français : « Les femmes et les enfants

« doivent sortir; quant aux hommes, ils doivent mourir, « soit par le fer, soit par le feu! » Et aussitôt, les soldats incendiaient le rez-de-chaussée au moyen de bidons d'essence, enflammée à l'aide de torches. Entre temps, tous les hommes sur lesquels on avait pu mettre la main dans les caves, dans les escaliers, aux étages, furent amenés sur la place, à proximité de la statue d'André Dumont et fusillés au nombre de neuf. Cinq étaient Espagnols et se réclamèrent en vain de leur nationalité. »

Les mêmes scènes (sauf l'incendie) se renouvelèrent vers Cockerill. Sept autres victimes furent amenées au pied de la statue et tuées à bout portant. Les pompiers accourent pour éteindre les incendies; ils sont bousculés, forcés à se dévêtir; on les autorise seulement à « limiter » le feu. Un quartier est ainsi brûlé méthodiquement. Plusieurs cadavres furent retirés des ruines, carbonisés; tout le quartier fut mis au pillage.

Le général Kolewe déclara par voie d'affiche que des étudiants russes avaient tiré. Le témoin digne de foi auquel nous empruntons ces détails observe que, depuis quelques jours, les étudiants russes n'étaient plus venus dans l'immeuble. « En réalité, le coup de feu initial fut tiré du premier étage de l'Émulation par un soldat allemand. Toute la scène fut organisée sur un mot d'ordre... »

Le mal est contagieux: le quai des Pêcheurs, la rue des Pitteurs furent incendiés! Les soldats allemands tiraient et tuaient. Une famille fut brûlée dans les caves. M. G. Somville a raconté, d'après des témoignages précis, le « drame du café Martin-Banneux », la « fusillade de Cornillon », les autres fusillades de *Rohermont*, de *Bois-de-Breux*, de *Grivegnée*, où ce sont encore des morts, avec tout le cortège habituel du pillage, violence, ivresse.

Le plus modéré des témoins, M. Célestin Demblon, écrit :

« On a saisi un prétexte pour terroriser la population, en enveloppant dans une répression (explicable ou non), une douzaine au moins de malheureux, étrangers au conflit,

qui s'enfuyaient éperdument. Dix-sept furent abattus par les mitrailleuses... De plus, sur l'ordre d'officiers que les soldats étaient allés quérir, on jeta des grenades incendiaires ou de la paraffine dans les maisons du voisinage d'où personne assurément n'avait tiré. Voilà les faits, exposés avec autant de sang-froid qu'il est possible d'en garder devant des abominations pareilles... »

On ne veut pas en croire les gens qui étaient là et qui ont *vu*! En croira-t-on, du moins, le témoignage du soldat allemand écrivant sur son carnet :

« Nous avons franchi la frontière belge le 15 août 1914, à 11 heures 6 du matin et avons continué d'avancer le long de la grand'route jusqu'au moment où nous nous sommes trouvés à l'intérieur du pays. A peine y étions-nous que nous vîmes un horrible spectacle. Les maisons étaient incendiées, les habitants chassés et quelques-uns d'entre eux passés par les armes. L'on n'épargna pas une seule sur des centaines de maisons. Tout fut pillé et brûlé. A peine avons-nous traversé ce grand village que le village suivant était incendié, et ainsi de suite. Le 16 août 1914, le grand village de *Barchon* fut détruit par le feu. Le même jour, nous traversâmes le pont sur la Meuse à 11 heures 50 du matin. Nous arrivâmes ensuite à la petite ville de *Wandre*. Là les maisons furent épargnées, mais tout fut visité. Enfin, nous fûmes hors de la ville et tout fut détruit. Dans une maison on trouva toute une collection d'armes; on fit sortir les habitants sans exception et on les fusilla. C'était à fendre l'âme, tous s'agenouillèrent et prièrent; mais il n'y avait pas de place dans le cœur pour la pitié: quelques coups de feu retentirent et ils tombèrent en arrière sur l'herbe verte et s'endormirent pour toujours. »

« Récits légendaires colportés de bouche en bouche et d'amis à amis! » Si les soldats d'Attila eussent écrit des carnets, comment eussent-ils dépeint leur marche et l'aspect des contrées qu'ils traversaient? (1)

(1) Pour l'ensemble des faits d'atrocités du 8 au 20 août, dans la province de Liège, je me suis servi des *Rapports de la Commission d'enquête belge sur la violation des règles du Droit des gens*, 17<sup>e</sup> rapport, 20 mai 1915. — *Rapport anglais de la Commission d'enquête présidée par lord Bryce sur les atrocités allemandes*. — *Quels témoignages et quelles preuves établissent les violations du Droit des gens en Belgique*, Cahiers supplémentaires belges, 24 juillet 1915. — Gustave Somville, *Vers Liège, le chemin du crime*; les noms des victimes civiles sont presque toujours cités. — Célestin Demblon, député de Liège, *La Guerre à Liège*, passim, 1915, etc., etc. — Les citations sont empruntées directement à la presse allemande.